

Ci piace la sua definizione dei nomi sovrabbondanti che caratterizza come «*so-stantivi che, maschili al singolare, hanno per il plurale un maschile e un femminile*». L'autore afferma che dalla schiera bisognerebbe escludere quei pochissimi che hanno due generi anche al singolare, per es. *gli orecchi, le orecchie* hanno un riscontro in *l' orecchio, l' orecchia*. Bisogna dunque distinguere *'tirare gli orecchi'* (in senso figurato) a uno se ha commesso una marachella e *'tirargli le orecchie'* (senso proprio) se è il suo compleanno.

Non vengono omessi neanche i problemi di fonologia. Molti hanno problemi con la pronuncia corretta, soprattutto per quanto riguarda i nomi propri e i toponimi, per es. *Nùoro, Pievepèlago, Afragòla, Friùli, baùle, mlssile*, in cui preferiamo scrivere gli accenti per chiarezza al lettore.

Fra i tanti esempi apprezziamo di più quelli che riguardano lo stile e il lessico. Degno di nota è l'uso del verbo 'nascere' nelle frasi seguenti, con il commento di Satta; «*È nata una nuova organizzazione*». «*È nato un nuovo vocabolo*», «*È nato un nuovo mercato dell'agricoltura*». «*Niente di male, ma il 'nuovo' ci sta a fare ben poco: che per accidente codeste cose nascano vecchie è difficile, e in parecchi casi anche deprecabile*».

Esistono varie professioni, come ad es. *il facchino e il postino* che, con il passar del tempo e spesso per eufemismo, vengono sostituite da nuovi termini come *il portaborse o il portabagagli e il portalettere*. Altri mestieri come *uscire, scaccino, maschera del cinema, garzone del macellaio, portinaio, attacchino, guardiano* tengono a essere *'impiegati'* e preferiscono non specificare. Lo stesso *il cronista* di un giornale, agli occhi della gente, è meno di un *redattore*, ma il famoso giornalista Enzo Biagi si definisce *'cronista'* con orgoglio.

Altro problema riguarda la confusione tra *'pranzo e cena'*. Per i settentrionali e i raffinati *'cena'* sa di popolare e un pasto poco abbondante. Dunque se una agenzia di viaggi promette una prima colazione, una seconda colazione e una cena, si può prendere tale gita per una cura dimagrante. Luciano Satta ci propone *'colazione' al mattino, 'desinare' o 'pranzo' a mezzogiorno, e 'cena' la sera*, tenendo presente che *'desinare'* fuor di Toscana non è voce molto diffusa.

Il libro «*Scrivendo e parlando*» di Luciano Satta è un libro interessante, ben riuscito e molto incoraggiante non solo per gli stessi italiani ma anche per gli stranieri o studenti di italiano che desiderano approfondire le loro conoscenze. Non ci rimane che raccomandare la seguente opera a tutti.

Zuzana Wotkeová

**Marges et exils. L'Europe des littératures déplacées.** Bruxelles, Editions Labor 1987, 198 p.

Une quinzaine de précieux volumes de critique littéraire ont déjà été publiés dans la collection *Archives du futur* éditée par les *Editions Labor* à Bruxelles. Ils traitent tous d'importants phénomènes littéraires de notre époque qui sont toujours observés à la lumière de la culture francophone belge.

La Belgique (et Bruxelles en particulier) étant un vrai carrefour des civilisations francophone et germanique, les phénomènes de *déplacement* et d'*exil* sont présents dans la littérature locale de façon très significative: le livre que nous présentons est une excellente preuve du souci critique avec lequel on veut étudier, dans ce pays, le thème en question.

Les 17 contributions, dont *Marges et exils* se composent, paraissent peut-être trop hétérogènes à première vue, mais en réalité elles s'articulent bien. L'impression de disparité est provoquée sans aucun doute par l'absence d'une bonne conclusion synthétique. C'est donc au lecteur de chercher et de formuler l'enseignement que donne ce volume: et toute sa peine sera, en tout cas, récompensée car celui qui

est sensible aux phénomènes indiqués, peut y découvrir de vraies mines d'or.

Le *déplacement* et l'*exil* signifient ici toute une série de phénomènes littéraires qui apparaissent fréquemment à l'époque dite *moderne*: ce n'est donc pas uniquement le statut d'un artiste exilé *résistant*, *déporté* ou *dissident*, que l'on étudie sous de nombreux points de vue, mais également le cas d'un littérateur qui se réfugie dans sa solitude, et, de façon générale, toute rencontre de différents univers culturels qui s'effectue à un endroit précis et se reflète dans une conscience humaine.

La valeur de ce volume est d'autant plus importante que ses auteurs mettent ensemble des approches critiques différentes mais complémentaires: en particulier, on interprète le phénomène de vraie ou de fausse identité culturelle (qui, éventuellement, peut donner lieu à l'exil forcé ou volontaire d'un artiste) en fonction d'un point de vue complexe et large (social, économique et politique) ou, au contraire, en fonction d'une simple situation personnelle tout court. En plus, on combine, dans ce livre, de vraies études critiques avec des témoignages personnels qui sont souvent expression d'une authentique vocation littéraire et créatrice.

Ainsi, la contribution d'Angelo Ara et de Claudio Magris («Trieste: une identité de frontière»), traduite en français par Alberte Spinette (avec peut-être quelque petite incertitude: l'expression *vorrei dirvi*, cf. p. 11, ne correspondrait-elle pas à *j'aimerais vous dire* plutôt qu'à *si je vous disais* comme le dit la traductrice?) analyse la *triestinité* en tant que conscience d'une différence. Les cas de Scipio Slataper, Umberto Saba et Italo Svevo sont étudiés sur le fond d'un milieu culturel où s'interpénètrent, de façon significative, les civilisations slave, latine, germanique et juive. Une fois de plus, le milieu social et culturel (*bourgeois*, bien entendu) et la psychologie qui, en quelque sorte, en relève, servent encore à expliquer des phénomènes littéraires. Plusieurs fois Trieste, ville bourgeoise et importante capitale littéraire de dimensions mondiales, est présentée comme l'image même de l'Empire habsbourgeois. (On oublie, toutefois, un autre important microcosme du même Empire, Prague et tout un amalgame de cultures qui s'articulent autour d'elle: n'est-ce pas vraiment une occasion manquée que de ne mentionner, tout au long du présent livre, et de toute la littérature de Bohême, où *déplacement* et *exil* ont lieu, de façon exemplaire, à tout temps et à tout siècle, qu'une ou deux fois les noms de Kafka et de Kundera?)

En revanche, les exils et les déplacements, tels qu'ils ont été vécus ou vus par les écrivains eux-mêmes, sont racontés dans les contributions de Ion Caraion (poète roumain fixé en Suisse), Marie Etienne, Vahé Godel (poète né de père suisse et de mère arménienne), Marian Pankowski (professeur universitaire à Bruxelles, venu de Pologne), Frédéric Prokosch, Jacques Solcher et Nathaniel Tarn. Il sort peut-être de ces témoignages quelque chose de nettement plus important que ce qu'on avait pu voir dans les bonnes analyses des milieux culturels et sociaux où le comportement de l'individu et la vie de sa conscience semblaient en quelque sorte déterminés à l'avance. Le témoignage authentique d'un écrivain qui, pour n'importe quel motif, a vécu personnellement l'exil, tendra probablement à souligner, dans l'exercice même de la littérature, des valeurs existentielles plutôt que toute autre chose. Ainsi, nous remarquons qu'en dépit de la structure sociale que l'artiste fuit, les problèmes de l'exil sont toujours liés, de façon intime, aux besoins de communication, de solitude et de liberté. Ainsi, d'un coup, Rimbaud, Tourguéneff, Thomas Mann, Vladimir Nabokov, Ezra Pound, James Joyce, Gertrude Stein, Milan Kundera et beaucoup d'autres se retrouvent sur le même plan. Comme le dit Frédéric Prokosch, «l'exil engendre la solitude, mais aussi la liberté. Plus l'artiste est authentique, plus essentielles seront sa solitude et sa liberté».

Dans les autres contributions, on évoque l'exil de certains importants auteurs contemporains. Michel Grodent parle du fameux poète Konstantin Kavafis. Pierre Mertens, grand écrivain contemporain belge, met en lumière l'exil du poète Gottfried Benn à Bruxelles entre 1915 et 1918, en considérant entre autres (et sérieu-

sement, selon toutes les apparences!) la capitale de Belgique comme un endroit qui se prête, par sa vocation même, à l'exil («ne fût-ce que parce que les créateurs qui sont condamnés à y végéter s'y sentent déjà exilés sur place, et à l'avance!»). Georges Poulet étudie le cas de Jules Supervielle — habitant de deux patries qui n'est jamais sûr de savoir qui il est. Et enfin, Albert Py soumet au lecteur l'exil de Pierre-Albert Jourdan.

Restent à aborder les études qui se réfèrent spécifiquement à la personnalité ou à l'oeuvre du Professeur Louis Bolle (de l'Université Catholique de Louvain) auquel le volume est dédié. (Louis Bolle, lui-même grand amateur et connaisseur de la problématique étudiée, est mort en 1988, après la parution du présent volume.) Entouré des contributions de Jean Starobinski, James Liddy et de Georges Haldas, le texte de Marc Quaghebeur («Discours qui ne sera pas prononcé»), habile et profond, revêt ici l'importance d'une conclusion car il s'adresse directement à Louis Bolle en résumant le rôle essentiel que celui-ci a joué dans la formation de toute une génération d'intellectuels et de littérateurs belges dans les années 70 et 80.

*Ivan Seidl*